

LES FORÇATS DE L'AMOUR

TROISIÈME PARTIE — BALBIANINO

IV

—A mon âge, un vieillard presque nonagénaire se fait justice soi-même, c'est un fait rare dans les annales de l'honneur. J'en suis heureux et fier ; je n'y survivrai point, mais le nom qu'on écrira sur ma tombe aura été justifié par votre sang et le mien.

La jeune femme ne semblait pas l'entendre.

Il se fit alors un silence que la circonstance rendait plus solennel encore.

Ce silence dura dix minutes, pendant lesquelles la marquise ne changea pas d'attitude et le vieillard ne fit pas un mouvement.

Il resta l'œil fixé sur la pendule, dont le balancier mesurait les restes de ces deux existences.

Onze heures sonnèrent : chaque coup se répétait dans l'écho de cette vaste chambre.

Lorsque le dernier se fut éteint, le marquis se leva, redressa sa grande taille, prit un des pistolets sur la table, en le dirigeant vers sa belle-fille.

—A genoux ! dit-il, le moment est arrivé.

Il répéta deux fois cette phrase, absorbée qu'elle était dans ses pensées ; à la seconde, elle l'entendit, et levant les yeux sur lui, elle rencontra la bouche de l'arme tournée vers son front : par un instinct naturel, elle se recula.

—Mourir ! reprit-elle, ah ! je le veux bien, je ne souffrirai plus ! Il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée. Pourquoi vivrais-je ?

Elle s'affaissa sur elle-même comme une victime résignée, comme l'agneau présentant sa gorge au boucher.

Cette pensée d'un amour perdu, cette désespérance de l'abandon l'occupait seule ; elle n'avait ni craintes, ni remords, ni regards, et, chose horrible à dire ! elle ne songeait ni à Dieu, ni à l'éternité qui sourrait devant elle.

« Possédée, » c'est le mot, aucun autre ne peut rendre cet état indéfinissable, elle prononçait le nom d'Armand et murmurait :

—J'aurais pourtant bien voulu le revoir encore !

Peut-être les possessions du moyen âge n'étaient-elles pas autre chose en effet.

Elle entendit le bruit de la détente... elle senti le froid de l'acier sur son front... Alors l'instinct de la vie se réveilla dans cette nature jeune et puissante.

—Ah ! s'écria-t-elle, vous m'avez trompée ; il n'a point dit cela ; votre haine lui prête ce langage. Il faut que je l'entende de sa bouche pour le croire.

Je ne veux pas mourir avant de l'avoir revu ! Laissez-moi !

Elle poussa un cri déchirant et se mit à fuir autour de la chambre.

La main de fer du marquis la retenait... Il la suivait de force, le pistolet devant sa poitrine, la menaçant du geste et de la voix. Une lutte horrible s'établit entre eux.

Elle appela au secours d'une voix déchirante, elle frappa aux volets, à la porte ; les coups retentissaient dans cette pièce sonore et se répétaient au dehors.

Lui, le vengeur, il n'avait qu'un mot aux lèvres, un mot dicté par sa conscience et qu'il répétait incessamment :

—Priez ! repentez-vous !

—Non, je ne mourrai pas !... je ne le veux pas ! Mon père, ayez pitié de moi... mon père ! Je veux le voir... au secours !... ah !...

Le coup était parti... elle tomba.

Le vieillard resta debout à la même place, contemplant l'agonie de sa victime, contemplant le sang qui sortait à gros bouillons de sa plaie, et ce visage sur lequel la mort étendait son ombre.

Il resta, tenant toujours son arme, les pieds dans le sang, les yeux et le cœur sans agitation.

C'était une trempe de fer que la sienne.

—Nous sommes vengés ! dit-il enfin, mais il faut à présent épargner de l'ouvrage au bourreau.

Avec la même tranquillité qu'il avait montrée depuis le commencement, il reprit la lettre qu'il avait interrompue, il la reprit à la même ligne, au même mot, en suivant le fil de son idée, avec une lucidité complète.

Des pas nombreux et précipités se firent entendre sur la plate forme, et bientôt sous le portique.

La voix de la comtesse appela avec anxiété :

—Fiorina ! Fiorina !

—Monsieur le marquis, ouvrez nous !

—Mon Dieu ! un malheur est arrivé sans doute, continua madame Dandolo, lorsqu'après plusieurs tentatives elle vit qu'on ne répondait point : enfoncez les portes, je prends tous sur moi.

Il y eut quelques minutes d'intervalle, pendant lesquelles on se consultait apparemment et on allait chercher les instruments nécessaires ; puis les efforts recommencèrent.

Le comte écrivait toujours, la main sur son autre pistolet tout armé. Il calculait avec le même sang-froid le temps qui restait encore pour ne pas tomber vivant aux mains de ses accusateurs.

—Abrégeons, se dit-il, la porte cède.

Il signa, ploya la lettre, en mit l'adresse, et, au moment où les gonds s'arrachaient, où les rayons de son illumination funèbre se faisait entrevoir, il dirigea le canon du pistolet sur son front...

Le coup partit !

Lorsqu'on entra enfin dans la chambre, on le trouva à son bureau, la tête fracassée, et la marquise, qui respirait encore, mêlant le sang de la victime à celui du bourreau.

V

Reprenons maintenant les choses de plus loin.

Mme Dandolo, restée seule dans la chambre de la marquise, lorsque celle-ci l'avait quittée pour rejoindre son beau père, rentra dans la sienne, qui en était voisine, et essaya de calmer ses esprits en se forçant à une lecture.

Elle ouvrit le premier livre venu. Ce fut en vain.

Ce qu'elle attendait, ce qu'elle entendait surtout la préoccupait trop pour qu'elle pût fixer son attention. Le sort de son mari, le sien, celui de sa sœur, l'incertitude sur celui d'Armand, se présentaient tour à tour à sa pensée. Elle faisait et défaisait mille projets en une minute.

La marquise tardait bien. D'abord, elle s'impatienta, puis elle s'étonna, puis elle s'effraya et se demanda sérieusement si elle ne monterait point auprès d'elle, au risque d'un mauvais accueil de M. de Bresca.

Elle avait ouvert portes et fenêtres, elle rentra dans la chambre de Fiorina, s'y promena quelques instants, s'approcha